

La parole infirmière

Valérie Souyri, cadre puéricultrice, hôpital Robert Debré, AP-HP

En guise d'introduction, je voudrais dire que je suis très contente d'être là ! Lorsque Guénola (Vialle) et Anne (Auvrignon) ont envoyé le premier mail pour proposer de célébrer les 20 ans de ce groupe, j'ai été immédiatement ravie et volontaire pour dire un petit mot à cette occasion. Je souhaitais avant tout exprimer des remerciements : tout d'abord à Sylvie Nomdedeu, qui m'a connue stagiaire cadre et qui m'a cooptée à son départ du groupe ; et aussi à Dominique et Franck qui m'ont rencontrée et rapidement convaincue qu'il y avait une place pour moi dans ce groupe.

Puis j'ai reçu un deuxième mail de Guénola avec le programme ... Oups ! C'était sérieux, des personnes traversaient l'Atlantique pour y participer. Je devais donc représenter dignement « la parole infirmière ». Pas la parole *des* infirmières, car, tout comme dans le groupe, je vais m'exprimer en mon nom propre.

Lorsque j'ai choisi le métier d'infirmière j'ai fait le choix de « prendre soin » des autres lorsqu'ils sont malades, vulnérables, prendre soin des autres pour éviter qu'ils ne tombent malade, prendre soin des autres pour qu'ils contribuent par eux-mêmes à être moins malade. C'est donc un métier où le questionnement éthique devrait aller de soi : en cherchant sans cesse à ne pas se contenter « du moindre mal », en se remettant en question, en remettant en question ses pratiques pour faire mieux, pour faire le meilleur.

Dans un article de la revue *Ethique et Santé*, de 2004, on demandait aux infirmières ce qu'était un bon soin, un soin éthique. Pour les uns, c'est un soin qui prend en compte la personne qui le reçoit, un soin où on se soucie de la qualité relationnelle établie avec cette personne. Pour d'autres, c'est un soin techniquement maîtrisé, qui respecte les bonnes pratiques et pour lequel le patient est en sécurité. En fait c'est l'addition des deux qui fait un bon soin, « un soin beau ». En somme, il s'agit bien de ne jamais perdre de vue « l'intérêt supérieur » du patient, « l'intérêt supérieur » de l'enfant... expression si chère dans nos échanges. Cela paraît simple et clair. Pourtant cette capacité professionnelle, elle se bâtit tout au long de l'exercice professionnel. Je fais volontiers référence à un très beau texte de Tzvetan Todorov qui s'intitule *Sous le regard des autres* (Revue Sciences humaines - 2002/10 - n°131). Ma construction professionnelle s'est réalisée sous le regard des autres : de mes collègues, de mes pairs, de mes maîtres et aussi des patients, quel que soit leur âge, et des parents et des familles. C'est tous ensemble qu'ils ont contribué à la construction d'un certain savoir-être.

La participation à ce groupe de l'Espace Ethique a aussi, en soi, contribué à cette construction, en apportant sa pierre... peut-être pas n'importe laquelle. Alors, puisque j'ai la parole, j'ai choisi de partager avec vous quatre mots pour résumer ce que je retiens de cette expérience :

La convivialité : et en particulier le repas partagé en début de séance, le joyeux brouhaha où on prend des nouvelles des uns et des autres, où on fait des annonces. Mention spéciale au gâteau au chocolat de Guénola, à la salade de pâtes de Anne et au foie gras de Bernard !

La bienveillance : toujours présente. Il y a toujours eu une belle écoute et un très grand respect dans nos échanges, ce qui n'empêchait en rien une grande liberté de parole, des controverses mémorables, des discussions reprises encore et encore... jusqu'à ce que l'on soit sûr que chacun se soit exprimé. Il faut ajouter à cela la présence régulière ou ponctuelle des experts, philosophe ou spécialiste, qui venaient nous éclairer et enrichir notre questionnement.

La narration : l'expérience de la narration. Merci Monsieur Ricœur ! Et oui, nous avons appris à écouter des histoires. Les uns et les autres nous sommes allés chercher des histoires, nous les avons racontées, livrées, et nous les avons écoutées. Quelle richesse ! C'est dans le concret de ces histoires-là, dans le concret de ces vies-là, que nos débats, nos discussions se sont ancrées.

La présence des parents, voire des patients (Merci Nicolas !). Le contact avec les enfants malades et les parents, je le vis au quotidien (même maintenant où j'ai une fonction plus transversale). Je ne suis pas privée de ces échanges et j'ai dans mon escarcelle plus de souvenirs que si j'avais mille ans : des moments incroyables, surréalistes parfois, mais inoubliables. Mais là, je vous parle d'autre chose. La présence des parents dans ce groupe, elle est autre. Il faut imaginer être assis là avec des soignants et des parents, voire un patient, et réfléchir avec eux à une question que nous portons tous ensemble. Avec des parents qui ont pris une certaine distance avec leur propre histoire, ou plutôt une certaine distanciation comme dirait Dominique... ou plus exactement (pour être à la page !) une juste proximité. C'était une expérience nouvelle pour moi et elle m'a particulièrement marquée ; d'autant plus que nous avions avec nous des parents absolument exceptionnels. C'est une idée géniale ! Une nécessité. Merci aux audacieux qui l'ont initiée ; tout comme l'hôpital s'efforce depuis quelques années d'ouvrir certaines de ces instances aux représentants des usagers... avec plus ou moins de succès. On a tout à y gagner. Je suis très fière et très honorée d'y avoir participé. Cela m'a même donné des ailes : j'ai rapidement proposé à mon directeur des soins de donner la parole à un parent lors d'une journée éthique organisée par notre hôpital sur le thème de la communication. Elle était si résistante et si dubitative que nous avons dû nous plier à une sorte de répétition avec elle pour lui prouver que ça tenait la route et que c'était faisable !... et bien sûr nous l'avons fait ! Merci Guénola d'avoir vaillamment subi ce pré-test pour avoir droit à la parole. On revient de loin. J'ai, depuis, renouvelé l'expérience (avec le Dr Lescoeur) avec beaucoup plus de facilité.

Voilà les quatre mots que je voulais vous dire. Je m'inspire de Jankelevitch pour terminer et ajouter :
« La philosophie est comme la musique, qui existe si peu, dont on se passe si facilement ; sans elle il manquerait quelque chose [...] On peut, après tout, vivre sans le je-ne-sais-quoi, comme on peut vivre sans philosophie (*on pourrait dire sans éthique*), sans musique, sans joie, sans amour.
Mais pas si bien. »